

## Archéologie et histoire de la Gaule

M. Paul-Marie DUVAL, professeur

Les principes dégagés l'an dernier ont été appliqués à l'étude de cinq nouvelles villes gallo-romaines, choisies parmi celles qui ont suscité récemment des monographies importantes. Cette étude a confirmé les principes et a permis aussi de les nuancer et de les compléter. Elle a visé également à distinguer des groupes secondaires à côté des grandes catégories déjà déterminées (colonies grecques, colonies romaines militaires, colonies latines de peuplement civil, villes indigènes ouvertes n'ayant que le titre honorifique de colonie, villes réduites du Bas-Empire) et à définir des cas tout à fait particuliers.

L'aspect géographique du problème a été serré de plus près. Nous ignorons le plus souvent le paysage antique, et ce qu'on appelle aujourd'hui l'environnement : végétation, eaux dormantes, sources et filets d'eau, boisement, entourage rural immédiat, parfois tout a changé. Sources taries, étangs asséchés ou colmatés, cours ou filets d'eau recouverts, déplacés ou disparus, la reconstruction de la ville sur place a souvent bouleversé ou masqué ces facteurs essentiels de la vie. Nous ne pouvons donc plus juger exactement de l'alimentation locale en eau. Non plus, de certaines voies d'accès ou défenses naturelles qui, minimales ou inexistantes aujourd'hui, pouvaient avoir leur importance dans l'Antiquité : chaque site de ville étudié révèle ainsi, dans l'aire urbaine proprement dite, ou en amont, ou en aval, de minuscules affluents d'une voie d'eau plus importante ; autant de confluent mineurs dont chacun avait un rôle que nous n'entrevoions qu'à peine. L'étude des sources et plans d'eau fait penser que les ressources locales en eau n'étaient pas aussi négligées par les urbanistes romains, grands constructeurs d'aqueducs parfois démesurés, qu'on l'a dit parfois : l'eau était indispensable déjà aux agglomérations indigènes ; sa présence diverse et diffuse est peut-être l'une des raisons importantes qui ont amené les Romains, dans plus d'un cas, à conserver pour le reconstruire le site même habité par les Gaulois : strict maintien sur place, plus fréquent, semble-t-il, qu'on ne le dit souvent (Toulouse, Béziers, Bordeaux, Clermont-Ferrand).

Il est impossible, le plus souvent, de juger du degré de boisement des entours d'une ville antique, et par là nous ignorons l'importance d'un des matériaux les plus nécessaires à la construction et à l'outillage. Un lieu boisé dans l'Antiquité a pu être déboisé par la suite ; un lieu dont on connaît le boisement au Moyen-Age pouvait être déboisé auparavant. La conservation des souches ou des pièces de bois dans les sols européens est exceptionnelle : à peine, par les découvertes d'ex-voto gallo-romains aux sources de la Seine et à Chamalières (conservés, il est vrai, par milliers et de façon surprenante), commençons-nous d'entrevoir ce qu'était dans l'Antiquité la sculpture du bois.

Ce qui nous manque le plus, pour reconstituer la topographie d'une ville antique, c'est le micro-relief du sol contemporain. Affouillements, glissements, comblements, nivellements ont, à travers les siècles, profondément modifié la topographie première d'une ville reconstruite sur elle-même. On admet depuis peu que le sol rural a profondément changé depuis l'Antiquité, par épierrements, défrichements, remblaiements, remembrements, déboisements ou reboisements, perpétuel travail de la terre par l'homme. Il en est de même du sol des villes, plus encore dérobé à nos yeux par les constructions et les destructions. A Paris seulement, une étude géologique et topographique minutieuse a permis, au début de ce siècle, de dresser la carte infiniment précieuse du sol antique.

L'aspect historique, ensuite. L'importance de la ville gallo-romaine vient de ce qu'elle concentre les anciennes activités des oppidums de toute une cité-peuplade et leur en ajoute de nouvelles : celles d'un chef-lieu administratif de cité, voire d'une métropole de province. Même quand il y avait un oppidum principal dans la cité gauloise, l'abandon des autres grossit d'autant la ville nouvelle.

L'examen des plans montre qu'aucune des villes étudiées ici en deux ans n'est parfaitement régulière, au moins quant au tracé de l'enceinte (pas même les colonies romaines) : l'adaptation au terrain paraît être la règle d'or, au moins au Haut-Empire ; plus tard, réseau diminué des rues et enceinte réduite seront grandement simplifiés. L'enceinte, d'ailleurs, est rare, réservée à des colonies romaines (mais Béziers ne paraît pas en avoir eu) et latines (Nîmes), à des villes prestigieuses par leur position stratégique ou leur rayonnement intellectuel (Marseille, Toulouse, Autun, Trèves ; Marseille, Toulouse, Trèves gardent leur grande enceinte au Bas-Empire et Bordeaux en reçoit une, plutôt vaste pour l'époque). Quant au tracé des rues et même à l'orientation maîtresse, ils paraissent assez souvent influencés par l'irrégularité préromaine : Toulouse, notamment, est orientée strictement au nord, ce qui est contraire à l'usage étrusco-romain. Malheureusement, ce que nous connaissons le moins bien dans une ville reconstruite sur place après la conquête romaine, c'est l'état gaulois. Toutefois, la ville du Haut-

Empire, vaste, variée, généralement ouverte et brutalement détruite dès les premières invasions, est elle-même moins bien connue que la petite forteresse qui lui a succédé. Or c'est au Haut-Empire et même dès la fin de la République qu'a commencé la grande expérience de l'urbanisation gallo-romaine. En outre, elle a connu généralement plusieurs états successifs et même, pour des quartiers neufs tout au moins, des changements d'orientation. C'est le dernier de ces états de la belle époque, celui de la plus grande extension, qui risque de devoir dicter en partie, à partir de la renaissance des villes au x<sup>e</sup> siècle, le plan de la ville moderne, dans une mesure probablement faible mais encore à étudier. La recherche essentielle doit donc porter sur la belle et vaste agglomération du Haut-Empire et de préférence sur ces nombreuses villes des Trois Gaules auxquelles l'absence de fortification assurait un libre développement et une grande possibilité d'expériences.

Au Bas-Empire, la ville gallo-romaine se distingue par des traits qui s'avèrent, à mesure qu'on l'étudie, de plus en plus originaux. Tout d'abord, le caractère quasi systématique de l'enceinte réduite ne se retrouve guère, en dehors des Trois Gaules, que dans certaines régions de l'Espagne : c'est, en majeure partie, un fait gallo-romain, dû à la précocité, à la fréquence, à la puissance destructive des invasions germaniques en ce pays. Encore plus strictement gallo-romain est le changement des noms de ville, remplacés par ceux des peuples gaulois (*Lutetia* devient *Parisii*). C'est d'ailleurs en Gaule, presque uniquement, que Rome a favorisé l'adoption de noms mixtes (qui étaient tout un programme politique) du type *Augustonemetum* ou *Iulio-magus* : sauf *Augustodunum* qui a donné Autun, tous ces noms artificiels ont cédé devant les noms de peuples gaulois. Le nom de la ville était d'ailleurs en Gaule quelque chose de si important que, par trois fois, celui d'une métropole s'est étendu à la province tout entière (Narbonnaise, Lyonnaise, Viennoise) alors que le même phénomène ne se rencontre ailleurs que trois fois dans tout l'empire.

Parmi les groupes secondaires que pourrait comprendre une classification générale des villes gallo-romaines, on peut déjà distinguer les ports, fortement individualisés (Marseille, Bordeaux) ; les emporions (Vieille-Toulouse à côté de Toulouse, et à nouveau Bordeaux) ; les villes sans statut ni peuplement romain (Toulouse et Bordeaux à leurs débuts, Lutèce, Clermont-Ferrand) ; les villes sur le destin politique desquelles a pu peser l'ancienne hostilité, à l'égard de Rome, de la peuplade qu'elles représentent (Toulouse, Clermont-Ferrand). Les cas particuliers forment aussi un groupe à part, de leurs exceptions réunies : l'enceinte, vaste bien que tardive, et enfermant un port, de Bordeaux ; l'enceinte non diminuée au Bas-Empire de Marseille et de Toulouse ; la colonie romaine militaire de Béziers sans fortification, du moins visible aujourd'hui.

Enfin, la délimitation de la cité-territoire administrée par le chef-lieu reste en grande partie conjecturale. Aucune des méthodes actuellement employées n'est rigoureuse : limites géographiques naturelles, toponymes frontaliers, répartition des trouvailles de monnaies gauloises de la peuplade, milliaires frontaliers, sanctuaires frontaliers, indications de l'épigraphie, survivance des limites sous le Bas-Empire et plus tard : la convergence même de tous ces indices ne peut aboutir à une certitude. C'est pourquoi deux cités-territoires voisines, étudiées dans deux monographies des plus sérieuses dues à deux savants qui ont travaillé séparément, se voient prêter par eux des limites qui ne se touchent pas.

\*  
\*\*

Des monographies récentes ont permis de faire le point sur les villes suivantes :

1. Toulouse (Michel Labrousse, *Toulouse antique, des origines à l'établissement des Wisigoths*, thèse, 644 p., Paris, 1968). Deux questions importantes paraissent actuellement réglées : 1° Vieille-Toulouse, à 6 km au sud, n'est pas l'oppidum primitif mais un emporion fluvial qui a fonctionné jusqu'à l'époque augustéenne, pour l'importation des vins d'Italie principalement ; la ville gauloise occupait déjà le site de la ville gallo-romaine ; 2° l'enceinte gallo-romaine, qu'on peut attribuer à la fin du II<sup>e</sup> ou au début du III<sup>e</sup> siècle (sa raison d'être fait alors question), a été complétée par un front de fleuve mais non réduite, au Bas-Empire : cas tout à fait rare. — Les points suivants ont été étudiés. *Tolosa* est, avant tout, plutôt qu'une ville-pont, une ville de jonction entre la route terrestre venue de Narbonne et la voie fluviale qui, désormais navigable, conduit vers l'Atlantique ; ville de confluent, peut-on dire, d'un fleuve avec une route, voie hybride qui fut l'une des routes de l'étain atlantique ; et cela, à l'abri du fleuve et d'une large vallée, contre d'éventuelles attaques venues de la région pyrénéenne. Le site est avantagé par plusieurs confluent, en aval et en amont, de cours d'eau secondaires avec la Garonne, dont le lit ne paraît pas avoir changé depuis l'Antiquité ; mais nous ignorons l'emplacement du port fluvial. Ville de contact, située en plaine, presque dans un bas-fond puisqu'étangs et marécages s'étalaient sur sa terrasse ; à la fois étape et verrou sur l'isthme gaulois Méditerranée-Océan. Sa situation périphérique en Narbonnaise explique ses relations occidentales et la révolte de — 106, avec ses conséquences psychologiques, est sans doute la raison pour laquelle Toulouse n'a pas été une colonie romaine et est restée longtemps sans rempart. L'enceinte enfermera tout de même, avec ses 4 km, une superficie de 90 hectares (comme à Avenches, Cologne, Fréjus). Pourtant, orientée strictement au nord, la ville ne suit pas l'usage romain et ses rues ne sont pas régulièrement alignées : influence vraisemblable d'un tracé préromain. Seul monument encore visible

de cette ville, où, complétant la brique, la pierre arrivait pourtant des Pyrénées sur les radeaux de la Garonne, l'amphithéâtre et son entourage religieux occupaient, comme à Lyon, hors de la ville, un confluent — du Touch et de la Garonne. L'enceinte du III<sup>e</sup> siècle, maintenue au Bas-Empire, a permis la durée de la première topographie : cas très rare d'une ville du Haut-Empire pouvant être étudiée directement. Cette enceinte aurait-elle été un privilège donné, à l'époque sévérienne, à la ville qu'illustre sa réputation intellectuelle, comme Marseille, Autun, Trèves et Bordeaux du Bas-Empire, fortifiées comme elle ? Enfin, Toulouse partage avec Narbonne et Nîmes, seules en Narbonnaise, une ressemblance avec certains chefs-lieux de cité des Trois Gaules : elle est la seule ville importante d'une très grande cité ; aussi cette cité n'a-t-elle pas été subdivisée au Bas-Empire et Toulouse, grâce à son importance, est-elle restée l'unique chef-lieu de cette vaste région, qui toutefois n'a pas été constituée pour elle en subdivision provinciale de l'ancienne Narbonnaise. Ville la plus éloignée à l'ouest en Narbonnaise, elle a été terre d'exil pour les neveux de Constantin.

2. Béziers (Monique Clavel, *Béziers et son territoire dans l'Antiquité*, thèse, 664 p. Paris, 1970). Un point important est actuellement acquis : *Baeterrae* a été un oppidum indigène sur le site même où s'éleva la colonie romaine. En revanche, plusieurs points essentiels restent encore obscurs dans la topographie de cette colonie romaine : l'absence d'une enceinte coloniale, dont on n'a retrouvé aucune trace ; le tracé de l'enceinte du Bas-Empire, dont quelques vestiges isolés sont seulement connus ; le réseau cadastral de la colonie, que la seule interprétation de photographies aériennes ne permet évidemment pas de reconstituer avec autant de certitude qu'à Orange, où nous possédons des cadastres gravés sur marbre ; enfin, les ressources anciennes en eau sont encore très mal connues. — Les points suivants ont été précisés. Béziers n'est qu'à moitié un oppidum de hauteur, ouverte qu'elle est à l'est et au nord en terrain plat : l'absence d'une enceinte de la colonie n'en est que plus étonnante (toutefois, le côté défendu naturellement par l'à-pic sur l'Hérault fait face à des menaces éventuelles venues des Pyrénées ; le côté le plus exposé est celui de la partie la plus romanisée de la Province). La raison d'être de la colonie est évidemment de protéger à distance, au passage même de l'Orb par la voie Domitienne, la métropole de Narbonne contre les attaques venues du nord, par cette artère maîtresse : acropole de guet, ville-pont et tête de ligne vers les hautes vallées des quatre fleuves ou cours d'eau de la cité ; surtout, verrou du grand axe de la Narbonnaise, placé entre deux confluent mineurs de cours d'eau secondaires avec l'Hérault. A moins qu'elle ne soit le chef-lieu de la cité encore douteuse des Longostalètes attestés par leurs seules monnaies, Béziers n'est qu'une ville des Volques (Arécomiques, me semble-t-il, plutôt que Tectosages) mais cette ville, colonie romaine, est le chef-lieu d'une cité d'importance moyenne et sans doute en bonne partie, sinon totalement,

centuriée : en Narbonnaise, le vaste territoire d'une ancienne et puissante peuplade est le plus souvent divisé en plusieurs cités gallo-romaines. Béziers eut-elle un port fluvial ? Pas plus qu'à Toulouse on n'en a de vestiges mais ici la mer n'est qu'à 13 km et, à l'embouchure de l'Hérault voisin, Agde était un assez bon port pour la région. Prospère grâce au vignoble et aux cultures de la plaine, Béziers a dû sa forte romanisation non seulement à son peuplement colonial mais aussi à la proximité presque immédiate de la Méditerranée et au passage d'une des voies les plus fréquentées de l'empire, aux approches d'une métropole de province : c'est un va et vient perpétuel de convois, de troupes, de voyageurs souvent du premier rang, qu'il faut imaginer au passage de l'Orb, au pied de *Baeterrae* visible de très loin sur son rocher.

3. Bordeaux (R. Etienne, *Bordeaux antique*, tome I<sup>er</sup> de l'*Histoire de Bordeaux*, 386 p. Bordeaux, 1962). On ne peut dire que la question : *Burdigala*, métropole de l'Aquitaine au Haut-Empire ? soit actuellement réglée ; Saintes et même Poitiers sont toujours candidates, avec d'aussi bonnes raisons. En revanche, on conjugueraient volontiers, par conjecture, l'accession de cette ville très importante au rang de métropole avec la création d'une Aquitaine réduite, avec la construction d'une enceinte assez vaste pour le Bas-Empire et avec la fondation assurément tardive d'une Université bientôt florissante. Fait curieux : de ces trois villes de l'Ouest qui ont pu être métropoles, aucune ne paraît avoir été anciennement fortifiée alors que l'étaient dès l'origine Narbonne, Lyon, Cologne, Mayence (il est vrai que Trèves romaine n'a pas non plus été fortifiée dès les débuts et que la proximité des armées du Rhin n'explique pas suffisamment ce manque de protection). Ce que nous ignorons ici quasi totalement, c'est la ville pré-romaine, ville-pont, port auquel aboutissaient pourtant, de longue date, l'étain atlantique, puis, sous la République, des vins italiens venus par Toulouse, chef-lieu enfin d'une petite peuplade celtique, les Bituriges Vivisques (il faut rappeler, à propos de *Vivisci*, le nom celtique de Vevey en Suisse : *Viviscus*). Le site, riche en ruisseaux et certainement en sources, mais entouré de marécages, est, contrairement à celui de Toulouse, sur la rive sud du grand fleuve, pour des raisons de topographie locale (comme, d'ailleurs, à Toulouse). Site de bas-fond mais à la fois fluvial, maritime et protégé de la pleine mer : l'estuaire remonté par la marée joue ici le même rôle qu'un grand port naturel comme celui de Marseille, et Bordeaux, à l'extrémité océanique de l'isthme gaulois, est un emporion doté de voies d'échanges incomparables. L'orientation de la ville gallo-romaine, *cardo* nord-ouest — sud-est, paraît avoir été dictée par la Devèze, qui restera l'axe principal encore sous le Bas-Empire, quand son confluent avec la Garonne sera inclus dans l'enceinte — cas exceptionnel de port fluvial intérieur, atteint par la marée. Sa destinée est liée à l'Aquitaine méridionale, la vieille et authentique Aquitaine d'entre Garonne et Pyrénées que Rome eut du

mal a conquérir comme le Nord de l'Espagne : c'est peut-être, avec le fait que sa fortune viendra surtout de la création sous l'Empire d'un vignoble occidental, l'une des raisons pour lesquelles Rome ne fit pas d'emblée une métropole de cette ville de passage et de commerce ; il fallait sans doute que la métropole appartînt, au moins pour un temps, à la partie de la Celtique ajoutée à l'Aquitaine gauloise, en relations plus directes avec Lyon, métropole des Trois Gaules : au sud de la Garonne, c'est Narbonne qui rayonne ; au nord, c'est Lyon. Le caractère cosmopolite du grand port, où se rejoignaient les apports de la Méditerranée par l'isthme gaulois, des Espagnes par la côte des Landes et de la Bretagne par l'Océan, aurait mal convenu, au début, à la capitale administrative d'une province romaine. Bordeaux gallo-romaine s'est d'ailleurs développée sur le site même de l'emporion gaulois et vers le sud, bloquée qu'elle était au nord par la Garonne, large, tempêteuse, volontiers débordante et difficile à traverser. Toutefois, au Bas-Empire, l'autorité de *Burdigala* métropole s'exerce principalement au nord de la Garonne, la Novempopulanie tombant sous la coupe d'Eauze : indice, peut-être, qu'au moment du découpage de la grande Aquitaine sous Dioclétien, Bordeaux avait déjà exercé son influence administrative au nord du fleuve. Quant au *castrum* du Bas-Empire, dont le plan est axé sur la Devèze et le *cardo* qui la suit, il a deux voies d'eau pour défense, le Peugue et la Garonne. Immédiatement au dehors, s'élevait encore, curieusement, un monument public de la belle époque : le portique dit « piliers de Tutèle ». La ville réduite est encore assez vaste avec ses 32 hectares, superficie qu'on peut attribuer aujourd'hui à Marseille hellénistique et romaine — mais Bordeaux ne paraît pas avoir jamais été, comme Marseille, un port de guerre. Plus d'une précision topographique, d'ailleurs, nous manquent encore pour Bordeaux : l'emplacement du port indigène et du port de Garonne au Haut-Empire, du gué, d'un premier forum, du théâtre, le tracé de l'aqueduc enfin.

4. Clermont-Ferrand (E. Desforges, G. et P.-F. Fournier, J.-J. Hatt, Franck Imberdis, *Nouvelles recherches sur les origines de Clermont-Ferrand*, 593 p., Clermont-Ferrand, 1970). [Ici, les leçons professées ont été complétées par une « table ronde » tenue à Clermont après la fin du cours, sur l'initiative de M. Jacques Harmand, avec, notamment MM. M. Fournier.] Deux faits importants sont désormais acquis : 1° une occupation gauloise a précédé, sur le site même, la ville gallo-romaine : la *Nemôssos* de Strabon, probablement, dont le nom se perpétue dans *Augustonemeton* (était-ce le chef-lieu des Arvernes, un des plus grands peuples de la Celtique, qui eurent l'hégémonie ? Rien n'empêche de le croire) ; 2° les vestiges, encore bien incertains, d'enceinte gallo-romaine soupçonnés au cœur et point culminant de la ville ne peuvent avoir appartenu à une fortification du Haut-Empire : c'est la muraille du Bas-Empire, qui était encore debout au temps de Sidoine Apollinaire et de Grégoire de Tours. — Le site est en partie celui

d'un oppidum, presque ceinturé, sinon défendu, par le cours incertain et ramifié, en des terres gorgées d'eau, de la Tiretaine nord et de la Tiretaine sud. Le passé des Arvernes hostiles à Rome est peut-être responsable du destin obscur du chef-lieu gallo-romain à ses débuts. La force de *Nemôssos* était évidemment la proximité presque immédiate de Gergovie, place de guerre de premier ordre ; sous la paix romaine, le facteur stratégique n'avait plus de poids ; toutefois, le site de *Nemôssos* gardait sa valeur propre : cet oppidum planté au bord de la Limagne surveillait le débouché, sur cette plaine fertile, de la seule grande voie de circulation de toute la cité, qui, longeant l'Allier, venait de Narbonnaise à travers les Cévennes et le Massif central. D'autre part, le Puy de Dôme voisin, dominant à l'ouest le paysage, le plateau de Gergovie fermant au sud l'horizon, formaient avec la ville un ensemble trinaire indissociable à l'époque gauloise (le culte de *Dumias* doit remonter à cette époque) et dont il reste après la conquête le couple Puy de Dôme - *Augustonemetum* (la montagne étant le siège d'un des plus grands sanctuaires gallo-romains, consacré à Mercure *Dumias* ou le Mercure Arverne). Le prestige religieux a ainsi survécu au prestige politique ; d'ailleurs le nom même de la ville contient la notion de sacré (*nem-*) et n'oublions pas qu'à Nîmes, *Nemausus* était un dieu. Pourtant, *Augustonemetum* ne paraît pas avoir été parmi les plus brillantes des villes gallo-romaines : il reste peu de chose de sa parure monumentale et sculpturale ; le matériau local ne se prêtait pas au travail fin, non plus qu'à la gravure épigraphique. L'orientation du plan est difficile à déterminer, dans l'ignorance où nous sommes des rues antiques : peut-être une étude systématique, qui n'a jamais été faite, des belles galeries souterraines (égouts ?) qui sont une particularité de cette ville antique et devaient s'aligner sur les axes des rues, permettrait-elle de résoudre la question. Le chef-lieu des Arvernes a été peu favorisé, quoi qu'on en ait dit, par les voies de communication : la voie nord-sud elle-même, la principale, était montagneuse au sud de la ville, comme toutes celles qui, à l'est et à l'ouest, l'unissaient aux cités voisines. C'est au Bas-Empire que les caractères du site redeviendront des avantages : à l'abri d'une enceinte dont on a peine à admettre l'exiguïté actuellement supposée, la ville, siège d'un évêché renommé, résiste aux envahisseurs barbares parce qu'elle est une sorte d'acropole appuyée sur l'arrière-pays montagneux, riche en ressources stratégiques, pastorales et thermales. Ville de hauteur et de versant, ni de bas-fond ni de sommet, Clermont, située à la jonction de la montagne et de la plaine, avait les qualités diverses nécessaires pour rester, à des époques de caractères différents mais parfois semblables, la capitale de l'Arvernie. Bien pourvue en sources, elle s'est maintenue sur le même site durant toute l'Antiquité.

5. Lyon (P. Wuilleumier, *Lyon, métropole des Gaules*, 117 p. Paris, 1953 ; A. Audin, *Essai sur la topographie de Lugunum*, 174 p. Lyon, 1956). Les trois dernières leçons ont permis d'aborder, seulement, l'étude de cette



ville, la plus importante des Gaules au Haut-Empire et dont des fouilles quasi permanentes et des découvertes fréquentes permettent chaque année de connaître mieux la topographie fort complexe en ses états successifs. Le site est d'une importance exceptionnelle : oppidum de hauteur dominant le confluent de deux grands fleuves navigables dont l'un parsemé d'îles, planté sur la grande artère nord-sud de la Gaule, proche à la fois de l'Italie et de la vallée du Rhin, tourné pour son développement sur le pied des abrupts ou vers les îles plutôt que vers la Celtique centrale ; verrou enfin des accès de l'Est et du Sud-Est à la Gaule chevelue. Un grave inconvénient : l'absence d'eau sur le plateau, les sources (bien connues) étant situées sur les versants ou à leur pied. En revanche, l'oppidum est doublement défendu au nord et à l'est par ses versants abrupts et par la boucle de la Saône (comme Besançon par celle du Doubs), renforcée par le confluent. Le cours des fleuves a été profondément modifié depuis l'Antiquité, le confluent ayant été poussé vers le sud mais les patients travaux des savants lyonnais ont reconstitué la topographie de l'époque romaine avec une quasi certitude. Lyon est aussi la seule ville gallo-romaine où des états successifs du développement aient pu être clairement entrevus ; une des rares villes des Trois Gaules qui ait reçu une colonie militaire romaine et qui ait gardé son nom au lieu de prendre celui du peuple gaulois. L'existence d'une bourgade riveraine de la Saône et antérieure à la colonie, *Condate*, paraît certaine. Celle d'une agglomération occupant le plateau et portant déjà le nom de *Lugdunum des Segusiavi* est moins sûre mais vraisemblable ; celle d'un camp que César y aurait établi à son entrée dans la Gaule chevelue est une brillante conjecture ; quant à l'enceinte coloniale, qui sera débordée lors de l'extension du II<sup>e</sup> siècle, elle n'est plus tout à fait inconnue (des tronçons de murs dégagés il y a quelques années paraissent lui appartenir) mais son tracé général, restitué d'après les impératifs de la topographie, n'en est pas moins presque entièrement hypothétique et tous les plans qui en ont été publiés diffèrent entre eux dans le détail. La petite cité des Segusiaves est elle-même fort mal délimitée, comme le territoire de la colonie. En revanche, il est bien évident que les limites de la Lyonnaise, connues dans les grandes lignes, ont dans cette région la forme d'un couloir qui n'a d'autre raison que de mettre Lyon en un contact presque aussi immédiat avec l'Aquitaine et la Belgique qu'avec la Narbonnaise et la Lyonnaise dont elle occupe la jonction même. Sans eau sur le plateau, implantée sur un relief accidenté, dominant deux fleuves par des à-pics accentués, Lyon est un tour de force de l'urbanisme romain.

Comme chaque année, une leçon a été consacrée à tenir les auditeurs au courant des principales découvertes archéologiques récentes faites dans les limites de l'ancienne Gaule.

PUBLICATIONS

— *Le monde celtique (Sources archéologiques de la civilisation européenne, Colloque international, Mamaia (Roumanie), 1-8 septembre 1968, p. 122-135, et Observations, p. 62-63, 148-150, 173-175, 242).*

— « *Bacuceus* », espèce de démon, n'est pas gaulois mais... (*Etudes celtiques*, 12, 2, 1970-1971, p. 656-662).

— *Les styles de l'art celtique occidental. Terminologie et chronologie (Actes du VII<sup>e</sup> Congrès international des sciences préhistoriques et proto-historiques, Prague, 1966, p. 812-817, fig. 1-3).*

— *Rapport sur les conférences d'Antiquité de la Gaule romaine (Annuaire de l'Ecole pratique des Hautes Etudes, IV<sup>e</sup> section, 1970-1971, p. 325-330).*

— Contribution aux *Fasti archaeologici*, XXI (1966), 1970. Dépouillement des ouvrages et périodiques français concernant l'archéologie de la Gaule.

— *Chronique gallo-romaine (Revue des Etudes anciennes, 72, 1970, p. 386-415, 51 notices).*

— Edition du tome 28, 1970, fascicules 1 et 2, de *Gallia*.

MISSIONS, ACTIVITÉS

Voyage d'étude (des collections d'archéologie celtique) à Bruxelles, Vienne, Sarrebruck, Edimbourg (été 1970), Londres (automne 1970), Prague, Brno, Bucarest (printemps 1971).

Rapport au colloque sur la Gaule romaine organisé à Rome par l'Accademia dei Lincei et l'Ecole française de Rome (mai 1971).

Conférence à l'U.E.R. de Clermont-Ferrand sur la religion gauloise et gallo-romaine (avril 1971).

Présidence du groupe « Archéologie » du Ministère des Affaires culturelles pour la préparation du VI<sup>e</sup> Plan.

Membre du Comité national et du Directoire du C.N.R.S. (en 1970).

Vice-président du Conseil supérieur de la recherche archéologique.

Participation au jury de thèse d'Etat de M<sup>lle</sup> Bémont sur la céramique sigillée et arrétine de *Glanum*.

Missions aux chantiers de fouille de Glanum, Saint-Blaise et Marseille ; visite aux fouilles sous-marines de l'*Archéonaute* à l'épave du Planier.

Préparation, au titre de vice-président, du IV<sup>e</sup> Congrès international d'études celtiques (Rennes, juillet 1971).

Les deux travaux de documentation entrepris en 1968 ont été poursuivis par les deux collaboratrices techniques :

1) mise sur fiches illustrées des objets d'art celtique, publiés ou non, par M<sup>me</sup> Fischer (C.N.R.S.) ;

2) établissement de dossiers illustrés sur les villes et agglomérations gallo-romaines et romaines, recherches sur les travaux anciens concernant l'origine des villes en France, par M<sup>me</sup> Regnaud (Collège de France).